

*L'histoire est comme Janus, elle a deux visages.
Qu'elle regarde le passé ou le présent elle voit les mêmes choses.*

Maxime Du Camp.

Le travail d'Emilie Pitoiset se construit avec précision et singularité à travers une série de paradoxes qui sont autant de parallèles révélateurs de ses centres d'intérêts et aussi hétéroclites que peuvent être les notions de retrait et d'ajout, de chute et d'équilibre, de documentaire et de fiction, de symétrie et de répétition, d'attraction et de répulsion... Chaque œuvre est avant tout le résultat épuré d'un subtil dosage d'éléments contradictoires générateurs d'une certaine tension.

À l'instar de certains de ses contemporains, Emilie Pitoiset ne rejoue pas, des formes appartenant à l'histoire de l'art. Elle préfère s'approprier, par fragments, des ressources puisées dans divers espaces, entre culture savante et culture populaire, tel que le cinéma de la Nouvelle Vague, la littérature et le Nouveau Roman mais aussi le documentaire, l'Histoire ou tout simplement des images ou objets plus communs. L'archive ainsi réinterprétée ou élevée au rang d'art fait écho au questionnement du philosophe Jacques Rancière : qu'est ce qui fait art ? Si l'art ne se construit pas en ruptures mais à partir de ce qui existe comment opérer une sélection à l'intérieur de cette matière préalable? Autrement dit, que fait-on avec ce qu'on absorbe ? C'est à toutes ces questions et à d'autres également que, sans relâche, et avec finesse, la jeune artiste tente d'apporter, par fragments, des éléments de réponses. Démonstration. Ainsi Le sang des Bêtes du réalisateur Georges Franju revisité par Emilie Pitoiset se concentre sur un moment précis du film. Débarrassé de toute narration, ce passage isolé du documentaire retourne au statut d'archive. Dans un second temps, par le montage réalisé par l'artiste, cet extrait devient mouvement chorégraphié et rythmé par la répétition d'une scène anéantissant tout le contenu à l'œuvre dans le documentaire pour se transformer en danse absurde et répétitive à l'excès. Le résultat intitulé La Danse de Saint-Guy (en référence au saint protecteur des épileptiques et des malades atteints de chorée) s'inscrit dans la pratique de l'artiste et cette façon d'extraire les choses de leur contexte, d'activer le hors-champ, de créer des tensions artificielles à l'aide de ressorts narratifs légers. Dans son texte Ce que l'art fait à l'archive, Christophe Kihm¹ explique que pour Jacques Derrida l'archive entretient des rapports paradoxaux avec la perte, la trace et l'inscription. Une relation que l'on retrouve chez la jeune artiste avec l'installation sonore Je ne me souviens plus de l'été dernier. Emilie Pitoiset réalise cette fois un montage sonore du film d'Alain Resnais et d'Alain Robbe-Grillet L'année dernière à Marienbad évoquant une histoire d'amour. Le disque acétate utilisé dans ce contexte s'altère au fur à et mesure qu'il est diffusé. Avec cette œuvre, l'artiste transporte le spectateur dans l'espace cinématographique du film étrange et envoutant d'Alain Resnais. Arpenteur de l'imaginaire, il laisse indéfiniment recommencer une histoire qui

¹ Christophe Kihm, « Ce que l'art fait à l'archive », Critique, 759 – 760, Août-Septembre 2010...

s'achève. C'est pourquoi, ce que de façon superficielle, nous croyons voir se répéter identiquement ou semblablement fourmille en fait d'infimes différences qui font de chaque « retour » un événement toujours nouveau et irréductible à ce qui l'a précédé². L'œuvre d'art serait-elle la seule à ne pas souffrir de la répétition ? Chez Emilie Pitoiset, la répétition rejoint la notion de symétrie et plusieurs de ses vidéos fonctionnent selon ces principes. Faire Retour aux choses mêmes, extrait d'Alphaville de Godard, brouille les pistes sur les intentions des acteurs. Sont-ils dans une parade amoureuse ou en train de réaliser une chorégraphie ? L'artiste continue à laisser planer ce doute sur la destination des images ou sur leur vérité avec en creux une interrogation et un constat : comment faire mentir les images ?

L'ordinaire de la multitude, I have seen that before, Ordinary experience, dans certain des titres d'expositions et d'œuvres d'Emilie Pitoiset le trivial, le pathétique, l'artifice plus encore que le nouveau, ou l'inédit semble dominer la réflexion et ses choix cherchant d'avantage à sublimer le banal aux dépens de l'original. Avec une certaine simplicité de forme et de moyens et une sobriété dans les contenus, le Modernisme, le Bauhaus et le motif de la grille deviennent comme les figures spectrales et poétiques de sa recherche plastique. Utilisant des ressources photographiques préexistantes l'artiste applique une composition de lignes obliques afin de restructurer des images a priori déséquilibrées. De façon générale, toutes les œuvres d'Emilie Pitoiset expriment l'idée d'un mouvement, d'une action même lorsqu'elles sont figées sur un support photographique ou qu'elles sont simplement objets dans l'espace. Ainsi avec Jalousie (également le titre d'un roman de Robbe-Grillet) Emilie déjoue les règles de l'apesanteur jusqu'à suggérer un certain danger pour le spectateur. L'artiste flirte avec le moment où l'équilibre peut se rompre. Mais la chute n'est-elle pas le foyer de toutes représentations du monde ? Dans son texte, « L'art de la chute », Elisabeth Wetterwald³ affirme qu'un certain nombre d'artistes expérimente la pesanteur, non plus pour la défier ou pour s'y soustraire, mais pour s'y abandonner, sans plus de résistance. Faire retour aux choses même, Liebe ist kalter als der Tod, les deux vidéos expriment comme les sculptures cette instabilité, ce point de rupture, de déséquilibre et une fois de plus, l'effet recherché n'est pas sans évoquer l'univers de la danse. Poursuivant sa quête de géométrisation des espaces, Emilie fait ici référence à une conception de la danse moderne qu'on retrouve dans l'aventure du Bauhaus surtout à travers la figure du pionnier Oskar Schlemmer. Avec son projet unique et visionnaire, il a défini bien en amont le corps comme vecteur heuristique et comme antenne d'interrogation sur le monde et sur l'histoire⁴. Chez Schlemmer les corps deviennent à la fois mémoire et rupture. La danse est la recherche de l'équilibre et de sa négation. Son fondement est dans la marche, en tant que répétition, d'un motif binaire : le corps chute vers l'avant et se rattrape aussitôt.

² A propos de son propre travail l'artiste Benoit Maire aime à répéter : « à chaque fois qu'on voit une œuvre, on la voit à nouveau. »

³ Elisabeth Wetterwald, « L'art de la Chute », in revue Parachute, n°101, 2001, Montréal.

⁴ Laurence Louppe, « Les danses du Bauhaus, une généalogie de la Modernité » in Oskar Schlemmer, RMN, 1999, Paris.

Dans le catalogue de l'exposition La Grande Parade Jean Clair nous apprend que l'acrobatie dans l'Antiquité était souvent liée aux cérémonies funéraires. Par ailleurs aujourd'hui encore de nombreux numéros de cirque conjurent la mort en même temps qu'ils miment le surgissement de la vie. La vidéo de la performance Othello, semble étrangement résonner avec cette approche tourmentée et sombre du monde circassien. Othello évoque une sorte de conte étrange et cruel dans lequel un cheval exécute des figures sous la menace d'une arme. Si pour le spectateur cette image est aussi incongrue qu'inconfortable, le chantage pour le cheval est bien entendu abstrait. A nouveau l'artiste déplace sensiblement les enjeux d'une représentation pour favoriser un sentiment d'effroi. Tout comme le cirque, la fête foraine dans l'univers d'Emilie devient un endroit potentiellement dangereux. Just Because est une collection de photos d'amateurs de tir à la caméra sur des stands forains. Instant de jeu et d'héroïsme immortalisé, le spectateur ne peut s'empêcher de se sentir devenir la cible d'un danger latent. Just Because rappelle également le point de départ du film Entr'acte (1924) de Jean Clair alors que Picabia et Satie dirigeaient le canon de leur fusil vers les spectateurs du théâtre où le film fut projeté pour la première fois. Réminiscence de l'esprit dadaïste absurde et révélateur d'un monde en déraison les avant-gardes n'en finissent pas de resurgir jusque dans le travail de cette jeune artiste.

Ainsi, chez Emilie Pitoiset les univers de l'abattoir, de la fête foraine, du cirque côtoient en toute intelligence les ballets triadiques de Schlemmer, le cinéma de Resnais et de Jean Clair, la littérature de Robbe-Grillet. C'est en refusant les clivages, les barrières et en mélangeant les codes qu'elle contribue avec exigence à conjurer le sort de la mort. Handy, l'oiseau atteint d'une malformation physique, un cheval blanc dans une posture de mort, le monde de l'artiste se décline autour d'une gamme chromatique du blanc au noir en passant par des nuances de gris, à la fois un univers à huit clos, fermé et sans issue, autant qu'un monde ouvert où la liberté s'invente à chaque instant.

Claire Staebler
Commissaire d'exposition indépendante